

1950-1953 - LA GUERRE « OUBLIEE » DE COREE
La Bataille de Chipyong-Ni - 13 au 17 février 1951
(Récit du Volontaire de 2ème classe Serge Cours)

Avertissement.

Dans ce récit, la description de la bataille se limitera au champ restreint de l'action du narrateur. Le lecteur lui pardonnera donc de ne pouvoir être exhaustif.

Débarqué à Fusan le 6 février 1951, le Détachement de Renfort n° 1 (D.R.1) du Bataillon Français de l'ONU, (intégré au 23^{ème} régiment d'Infanterie US), rejoint son unité à Chipyong-Ni le 12 février à midi, après un long périple : chemin de fer jusqu'à Taëgu puis, via Wongju, camions.

Ce convoi sera le dernier à réussir à se glisser jusqu'à la ville assiégée, car la souricière est aussitôt refermée sur une profondeur de 20 kilomètres en direction des lignes amies (sud) par les chinois de l'armée du Général Lin Piao.

En début d'après-midi, le Général Monclar, qui porte des galons de Lieutenant-colonel, nous passe en revue, mais c'est son adjoint, le Commandant Le Mire, qui prononce les mots d'accueil, lesquels me resteront à jamais gravés en mémoire : **« Ici, il n'y a pas de héros, il n'y a que des soldats... Il n'y a de héros que les morts... Un bon soldat vaut mieux que dix héros morts, car seuls les vivants peuvent repousser l'ennemi... Faites confiance aux chinois, vous serez vite dans le bain, demain peut-être... »**

(Pronostic exact).

Je suis affecté à la 3^{ème} compagnie, laquelle a été très éprouvée le 1er février, lors du combat de Twin Tunnels (11 tués, dont le Capitaine Serres, le Lieutenant Nicolai, le Sergent-chef Raynal,... et le triple de blessés).

Le lendemain matin, 13 février, je me retrouve au sein de la 3^o section, reconstituée autour du Lieutenant Legendre, également du D.R.1.

Durant mes deux séjours en Corée, je resterai fidèle à la 3^{ème} compagnie, 3^{ème} section et j'y gagnerai mes galons de Sergent, à titre exceptionnel mais ceci est une autre histoire.

Je suis intégré au 1er groupe de combat en qualité de chargeur F.M. Le tireur en titre est Merbah, vétéran des campagnes d'Italie et de France. Durant la bataille, nous alternerons au service de cette arme collective.

Inconvénient majeur, en ce qui me concerne j'ignore tout du fusil-mitrailleur B.A.R. La nuit à venir me prodiguera ses conseils et quelques heures plus tard aucune des pièces du mécanisme complexe de l'arme ne me sera étrangère.

La Section s'installe près de la gare et la pièce se trouve placée dans un abri couvert (quel luxe), creusé à même le remblai de la voie ferrée. Ainsi situé, l'emplacement domine les dernières rizières étagées qui descendent tout au long de l'étroite vallée qui nous fait face.

Seule défense accessoire, un unique fil de fer barbelé tendu à 50cm du sol, positionné au bas du talus, entre celui-ci et les tumulus épars de quelques tombes coréennes.

Le temps est complètement bouché et il règne un froid intense (-20° à -25°).

Le Lieutenant Legendre (qui sera tué le 5 mars à la côte 1037) place un homme en « sonnette » à une vingtaine de mètres en avant de la position. Quant à moi, j'assure le premier tour de garde de 19 h à 21 h auprès de la mitrailleuse de calibre 30 (7,62mm) dont est dotée la section. Il fait une nuit d'encre.

Un peu avant 22 heures, la « sonnette » se replie précipitamment en hurlant « les chinois, ils sont là ».

Immédiatement, les rafales rapides des mitraillettes russes entrent directement en action et les sons aigus et stridents des petits clairons chinois se font entendre en de multiples endroits.

La réplique est instantanée, tour à tour Merbah et moi vidons de nombreux chargeurs, tant lors des assauts ennemis que sur les armes automatiques installées sur les diguettes des rizières, dont nous apercevons les lueurs de départ des rafales.

Le Chef d'équipe, (dont j'ai oublié le nom) se mue en tireur V.B. et expédie des grenades à fusil dans les angles morts.

Notre F.M. fonctionne à merveille et aucun enrayage ne vient perturber cette longue nuit. Seul incident mineur, un chargeur défectueux, le pourvoyeur avait placé les cartouches à l'envers !

Vers minuit, la mitrailleuse de la section située à notre droite se tait. Tous ses servants sont hors de combat. Parmi eux, le Sergent Flourac : tué, le Volontaire Lebreton : blessé. Comme moi, ils sont arrivés la veille au bataillon.

Cependant, les Chinois ne pourront s'infiltrer dans le trou créé car un half-track américain comportant un affût quadruple de mitrailleuses de 12,7mm s'emboîte légèrement en arrière et son tir maintiendra les assaillants à distance.

Vers deux heures du matin, une balle entre dans notre créneau de tir, passe entre ma tête et celle de Merbah et va se ficher dans la paroi opposée. Une seconde touche le bipied du F.M. La rasance des projectiles indique que le tireur se trouve à hauteur du créneau, donc sur le talus de la voie ferrée. Je vide donc un chargeur complet en balayant au ras du sol. L'incident ne se reproduit pas.

Derrière nous, les obus d'artillerie et de mortiers pleuvent sur la ville. Quant aux grenades à main que nous lançons à profusion les Chinois, étant donné l'exiguïté de notre position, la plupart roulent au-delà et explosent en contrebas.

La nuit s'écoule ainsi et l'aube se lève. N'ayant pu forcer notre ligne de défense, nos adversaires se laissent surprendre par le jour et se replient en hâte par les rizières, offrant ainsi d'excellentes cibles.

C'est dans ce clair-obscur que j'aperçois à trois ou quatre mètres, bien en face du créneau, un soldat Chinois affalé sur un fusil-mitrailleur Bren (Anglais). Touché en plein front, il est déjà raidi par la mort et le froid. Il ne peut s'agir que du tireur qui avait réussi à placer une balle dans notre créneau.

Une centaine de mètres en arrière, près des pièces d'artillerie de 105mm, dont 3 sur 4 avaient été touchées par le bombardement nocturne, un camion G.M.C. rempli de munitions brûle. Les obus qu'il contient détonent les uns après les autres, créant à chaque explosion un feu d'artifice d'un genre particulier. Le spectacle dure une partie de la matinée.

Vers huit heures, nous effectuons un rapide coup de main dans un angle mort situé légèrement en avant de notre position et nous cueillons une dizaine de chinois qui se rendent sans coup férir, puis nos brancardiers vont chercher une quinzaine de blessés ennemis.

Contre toute attente, les prisonniers sont goguenards. Il est vrai que le régiment étant encerclé par quatre divisions (40 000 hommes) dotées de moyens lourds et puissants, ils pensent être prochainement libérés par les leurs.

En début d'après-midi aller chercher des chinois qui, aux dires d'un prisonnier, veulent se rendre. Soudain nous sommes soumis à un violent tir d'armes automatiques et nous devons nous replier. Le Lieutenant nous fait adopter la méthode « en tiroir » : le 2^{ème} échelon s'installe en appui feu, le premier recule, prend position en arrière et on recommence. Par chance, nous n'avons aucun blessé.

Au retour, le Lieutenant Legendre, qui n'était pas particulièrement tendre avec ses hommes, nous réunit, nous engueule plus qu'il nous félicite, promet néanmoins quelques citations et m'interroge en me demandant mon âge. 20 ans lui dis-je ! Sans appel, sa réponse fuse instantanément : « *Tu es trop jeune pour être proposé, tu auras bien d'autres occasions plus tard* ». Amen !

Le soir arrive, une nouvelle nuit commence et nous attendons l'assaut prévisible de pied ferme. Vers une heure du matin, le combat reprend, mais le cœur de la bataille s'est déplacé vers la gauche. Nous sommes seulement harcelés, tâtés, mais notre position ne constitue plus l'axe d'effort principal des Chinois.

De plus, aide inappréciable, un avion tourne haut dans le ciel et lance à intervalles réguliers de puissantes fusées éclairantes à parachute. Relayé en cours de nuit, l'illumination de la zone dure jusqu'au jour.

Vers deux heures du matin, le combat fait rage sur la position du 2^{ème} bataillon U.S., qui jouxte vers le sud le terrain tenu par les Français. Attaqués en masse, ils sont submergés après un terrible corps à corps.

Les contre-attaques se succèdent vainement. Cependant, l'une d'elles est menée par les Randgers américains et deux sections françaises, dont une de la 3^o compagnie, parvient à récupérer ou détruire l'armement lourd resté sur place.

Du fait de l'avancée chinoise, le périmètre de défense est réorganisé. Dans l'après-midi ma section est déplacée afin de colmater la zone sud. Restant installée sur la voie ferrée, elle demeure aux avants postes.

La terre gelée profondément interdit l'emploi des outils individuels pour creuser les emplacements de combat. Nous sommes obligés d'utiliser l'explosif. Néanmoins, le soir nous sommes prêts.

Devant nous, une batterie de canons de 155mm est abandonnée par les artilleurs, car ils sont sous le feu des Chinois qui dominent leur position. Les pièces sont mises hors d'usage.

Dans ce même laps de temps, le plafond nuageux s'est élevé. Les chasseurs-bombardiers américains en profitent aussitôt. Par vagues successives, filant au ras du sol, ils bombardent, napalment, rackettent, mitraillent les positions ennemies.

Nous applaudissons !

Vers 17 heures 30, tandis que nous regardions la fin du ballet aérien, les bruits d'une canonnade venant de la route du sud, au débouché de laquelle nous faisons face, se fait entendre. Ce sont des chars amis qui essaient de rompre l'encerclement pour nous rejoindre.

Bientôt apparaît le premier engin et les quelques rescapés de l'aventure arrivent enfin dans nos lignes. Ils sont du 5^{ème} Régiment de Cavalerie. Nous apprendrons que des blindés et l'ensemble des véhicules d'accompagnement ont été détruits. De la compagnie de protection, il ne reste que treize hommes, tous blessés.

Ayant été placés à notre hauteur, je vais les rencontrer. Commandés par un Lieutenant, leur Capitaine a été tué, ils demeurent muets. En un jour, ils ont souffert plus que nous !

L'intervention massive de l'aviation et l'arrivée des chars ont désorganisé le dispositif chinois. A la nuit tombante de longues colonnes de soldats remontent vers leurs bases de départ. Prises sous le feu de toutes les armes, elles se disloquent, se reconstituent et poursuivent leur marche, apparemment sans se soucier des pertes.

Toute la journée, les avions-cargos ont continué à parachuter vivres et munitions. Ainsi, en dépit des tirs rageurs de l'artillerie chinoise qui cherche à empêcher le ramassage, nous sommes correctement réapprovisionnés. Ils peuvent venir !

Dans la pénombre, comme les nuits précédentes, des lumières apparaissent au loin et descendent des collines. Quelques obus de mortier éclatent ça et là. Nous pressentons un assaut imminent et nous nous préparons à résister, mais les heures passent et rien ne se déclenche.

Un mot d'ordre a été donné : « Personne ne tire avant l'attaque ». La ligne de front est donc silencieuse, cependant sous la lueur blafarde des fusées éclairantes on aperçoit des ombres qui se déplacent, parfois en longeant la position.

La nuit s'écoule dans l'attente, puis le jour se lève. Surprise, les Chinois sont partis, mais dans l'obscurité ils ont ramassés leurs blessés et relevés une partie de leurs morts.

Tout étant calme, vers 10 heures avec trois camarades aussi curieux que moi, nous nous rendons sur la position conquise la veille par les Chinois.

L'aviation a effectué un véritable carnage. Gisent des centaines de cadavres, la plupart calcinés par le napalm. Par endroits, la chaleur a été si intense, qu'elle a fait éclater les cartouches contenues dans les magasins des fusils, lesquels ont les crosses brûlées.

Le terrain est jonché d'armes, de munitions, de grenades et de matériels divers. Nous récupérons un mortier de 81mm, deux de 60mm, mais nous laissons sur place des mitrailleuses, des fusils-mitrailleurs et d'innombrables armes individuelles d'origine russe, américaine, anglaise, japonaise,...

Personnellement, je m'octroie une baïonnette de fusil Garant, indispensable accessoire de combat, dont le Bataillon ne m'avait pas encore doté.

Fumeur à l'époque, je ne peux résister à la tentation de goûter aux cigarettes trouvées dans les poches chinoises. Horreur et déception, le « gros cul » français, pourtant si décrié, s'avère comparativement être d'une saveur exquise. L'analyse de mes copains étant identique, tout au long de la guerre, nous ne commettrons plus pareille imprudence.

Le 17 février au matin, la 3^{ème} compagnie part en patrouille profonde. Nous « pilonnons » toute la journée sans rencontrer le moindre Chinois. Seuls des dépôts de munitions sont découverts et détruits.

Au cours de cette randonnée, nous recueillons quelques civils Coréens, dont plusieurs femmes blessées, que nous ramenons avec nous.

Harnaché avec un équipement comportant des chargeurs F.M. en sus de mon arme, de ses munitions et d'une demi-douzaine de grenades, je suis éreinté. Au retour, en vue de Chipyong-Ni, je fais une pose. Le Sous-officier adjoint de la section qui fait office de serre-file m'enguirlande et je lui répons vertement. La chose en reste là, mais aujourd'hui je regrette car le Sergent-chef Chérèque (DR 1) était un brave homme. Il sera tué, lui aussi, le 5 mars à la côte 1037.

Dans la journée, la route du sud a été réouverte et de nombreux éléments de notre Division, la 2^{ème} (Indiana), et de la 1^{ère} de Cavalerie sont arrivés.

Bien que nous ayons désormais suffisamment de vivres et de munitions, les avions- cargos continuent à parachuter leurs colis.

Luttant à un contre vingt, le 23^{ème} R.I. US et le Bataillon Français de l'ONU ont résisté victorieusement aux assauts chinois durant trois jours. Ces derniers perdront 15 000 hommes et un important matériel.

La Bataille de Chipyong-Ni est gagnée. « Cela semble maintenant tout simple et si naturel » écrira plus tard le Lieutenant-colonel Le Mire.

Le 18 février nous quittons les lieux afin d'aller en repos à Wongju, où nous arrivons après un long périple, par -28°.

Ce que nous ignorons encore, c'est que 15 jours plus tard, le 5 mars 1951, nous attaquerons et prendrons la côte 1037, la colline cruelle.

Mais si vous le voulez bien, cela fera l'objet d'un autre récit.